

Souvenirs de villégiature

Autor(en): **P.D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 47

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224901>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

MÉFIEZ-VOUS D'UN HOMME BRUN !

SOUÇIEUX d'un avenir visiblement trouble, — on m'a promis tant de coups de main que je ne vais pouvoir m'en relever ! — j'ai consulté une cartomancienne par correspondance. J'ai raconté de ma plus belle écriture tout ce que je pensais de bien de mon passé. La réponse m'est venue, lundi dernier, meublant mon avenir de mirifiques possibilités, à condition que je me méfie d'un homme brun.

Aussitôt, j'ai ouvert l'œil à deux battants et j'ai repris ma terrestre course : gare aux hommes bruns !

Un facteur a sonné à ma porte, m'apportant un chèque de ma vieille tante Ursula. L'homme des P. T. T. étant chauve, j'ai encaissé mon chèque sans trembler.

L'homme du gaz était blanc, j'ai acquitté ma dette sans émoi.

Première alerte : le conducteur du tram était brun. Sans mot dire, j'ai sauté de la voiture en pleine vitesse. J'ai repris mon footing, ayant risqué une « pelle » magistrale, mais, comme je me méfiais de l'homme brun, il n'est rien arrivé !

Au restaurant, la sommelière était jeune et gentille, et d'un blond plus que rassurant. J'ai pris mon apéritif sans sourciller. Apercevant mon vieil ami Alexis, nous avons repris un verre de cet atroce breuvage que la mode nous impose. La raison de cette invitation : mon ami est blond, si blond qu'à dix mètres on lui donne soixante-et-dix ans...

Les jours s'écoulaient sans secousse, et le vilain homme brun ne s'était pas manifesté quand, hélas ! un facteur brun déposa dans ma boîte une missive de la devinerresse. La bonne dame, navrée, m'avertissait, d'un changement dans mon avenir : ayant mal déchiffré mon écriture, elle me prenait pour une demoiselle. En rangeant ses papiers, elle avait découvert l'erreur. Suite de quoi, je devais me méfier d'une femme blonde !

Je me trouvais bien d'éviter les hommes bruns, pourquoi changer l'objet de ma vigilance ? Les femmes blondes ? — Toutes celles qui me pouvaient nuire ont sans doute déjà accompli leurs maléfices ! Dorénavant, je me méfierai des hommes bruns : ainsi l'autre moitié du sexe fort pourra seule me nuire, si ça l'amuse...

St-Urbain.

Chez l'oculiste. — Entre un vieillard, qui le prie d'examiner ses yeux.

— Je n'y vois rien, dit le spécialiste.

— Moi non plus, répond le vieillard, et c'est pour cela que je viens me faire soigner.

Ces maris. — Je parais mieux sur mon portrait, ce me semble ?

— Oui, petite femme, et c'est parce qu'avoir la bouche fermée va bien à ton genre de beauté.

Prompte répartie. — A l'un des derniers examens pour le baccalauréat, un des examinateurs, impatient d'interroger un candidat qui, fort troublé, ne savait que répondre à la plupart de ses questions, se tourna brusquement vers un garçon de bureau qui se trouvait là et lui dit :

— Apportez une botte de foin à Monsieur.

Mais le jeune homme, reprenant son sang-froid, reprit aussitôt :

— Apportez-en deux ; j'invite monsieur le professeur à déjeuner avec moi.



ON VALET QUÉ PROMET...

NOUTRON mândzo, monsu Purdzet — on bin brav' hommo, l'a zu l'autr'hy la vesita d'onna fenna de pè Tserdenaz-les-Adzès, que veniâi don po la consurta. Faut vo dere que dévessâi binstou fère travaillâ la sadze-fenna. « Cein ne va pas, que desâi, mè cheinto tota moindre et n'è rein d'acouet ; ne pu quasi pllie rein fère pè l'ottô... »

— Tant pis po l'âovrâdzo, que lâi fâ lo mândzo ! Vo faut vo tenî treinquillo, dein l'état iô vo z'îte et na pas vo bregandâ pè lo menâdzo âo pè lo courti. On ne pao pas adî allâ, allâ !! Faut savâi bosi assebin... Se vo tarabustâ voutron héritier, vâo prâo vo répondrè et vo fère dâi misère...

La dama l'a promet de restâ tranquillo et l'a prâi onna serveinta po lè gros âovrâdzo. Mâ cein n'allâ pas mî. Et cein, qu'êtâi courieux, c'est que cheintâ adî dâi petits coups, coumeint s'on fiesâi avoué lè dâi contro on lan âo su n'a porta. On pouovè comptâ dozè coups, duve reitse dè six, on grand coup et dou petits, avoué trei petits coups ein aprî.

Lo mândzo ne lâi compregnâi rein ! L'a consurtâ sè lâivro. demandâ à sè z'amis... pas moian dè s'èin saillî... Que faillî-t-e fère, du que la fenna sè pllaingniâi adî et sè lameintâve, tant l'avâi mau. Tot por on coup, lo mândzo l'a onn' idée. Va trovâ la malado et lâi fâ :

— Quand ellio coup revindrant, vo faut vo cutsi.

L'è cein que l'a fé. Et n'avâi pllie mau !

— Vo vâidè ! que lâi fâ monsu Purdzet. Lo bouboû l'a fini dè vo tormentâ ! Et sède-vo porquî ? C'est que vo lâi âi baillî cein que démandâve. Su zu âo service militéro dein lè télégraphistes et on m'a apprâi l'alphabet : on grand coup avoué dou petits ein aprî, cein vâo à dere D ; trei petits coups, l'è O ; cein fâ DO ; et lè six outro coups fant assebin DO. No z'âi don DODO ! L'est cein que lo petit volliâve vo fère comprendre ! On pao dere que ci mousse sarâi on tot malin ! Jamé n'è vu la parâire. Cein vâo ftre quauqu'on : on conseiller d'Etat, prâo su !... Mâ dein lo mondo iô a-te pu appreindre tot cein que sâ ?

— M'èin vu vo lo dere, que répond adon la fenna : No z'èin tsi no à Tserdenaz, lo bureau de la pousta et lo télégraphe ! Sami.

LE MÉTIER

E ne sais pas s'il est de notre intérêt de développer l'éducation des bêtes et de vouloir en faire des animaux savants. Apprendre à des chevaux à danser le cake-walk dans un cirque ou à des singes à porter le sac et à tirer des coups de fusil, ça va, à condition que ces animaux éduqués ne quittent jamais l'établissement où ils sont hospitalisés.

Mais supposez que ces chevaux danseurs, devenus vieux, soient obligés de gagner leur foin quotidien par des moyens moins artistiques et

remis dans une écurie, parmi tout un peuple de paisibles canassons qui font consciencieusement leur métier de chevaux d'équipage ou de trait ? Aussitôt que le palefrenier aura le dos tourné, l'ancien cheval de cirque apprendra à tous ses compagnons l'art de la danse et, un beau jour, à l'heure du travail, ceux-ci, au lieu de tirer leurs lourds fardeaux, exécuteront les pas les plus folâtres de toutes les danses modernes. S'il arrive que le singe, devenu habile à tirer des coups de fusil, regagne sa forêt vierge natale, gare aux explorateurs, aux missionnaires et aux colons de toutes sortes ! Le singe savant réussira à dépouiller de leurs armes quelques chasseurs ou quelques tirailleurs, pendant leur sommeil ; il apprendra à tous les autres singes le maniement de ces engins redoutables, et l'Afrique Centrale ne sera plus habitable pour nous. Ce qui me pousse à faire ces réflexions, c'est qu'une grande firme cinématographique américaine, qui tourne en ce moment un film dont l'action se passe en Afrique, a trouvé plus commode d'avoir recours au chiqué et d'exécuter les prises de vues sur le territoire américain. Elle loua à un cirque bien connu des hippopotames qu'elle fit transporter sur le lac Sheridan et mettre à l'eau. Les braves pachydermes furent tout heureux de retrouver leur élément. Se souvenant des exercices qu'on leur avait appris au cirque, ils se mirent en plongée et disparurent complètement, ne mettant plus que très rarement leur gros museau hors de l'eau. Les opérateurs sont très contrariés. Ils s'impatientent et cherchent par quel moyen ils pourraient faire sortir de la fange, où ils se vautrent, ces facétieux hippopotames devenus trop malins et qui se cachent parce qu'ils ont, pensent-ils, assez vu les hommes de près.

Tout compte fait, il eût été plus économique d'aller tourner en Afrique, où les hippopotames ne se font pas prier pour se montrer.

SOUVENIRS DE VILLÉGIATURE

DIRECTION nouvelle, oui, madame, et beaucoup d'améliorations...

— Je vois, en effet.

— L'eau courante partout... Moyennant supplément modeste, bain à volonté.

— C'est parfait. Mon séjour dans cet hôtel, voici quelques années, m'avait laissé, d'ailleurs, un excellent souvenir. C'était, à vrai dire, au temps des étés chauds.

— J'ai l'assurance, madame, que le soleil sera des nôtres, bientôt.

— Puissiez-vous être bon prophète. Et la grotte, à propos ?

— La grotte ?

— Oui, tout près de la cascade, à cinq minutes d'ici, par le sentier du moulin... C'était ma promenade préférée.

— Ah ! Là aussi, madame, considérable amélioration. Transformée entièrement. La cascade, aujourd'hui, tombe dans la grotte agrandie devenue piscine, avec sol béton armé, oui, madame. Le moulin est maintenant vestiaire, et sur le sentier, si peu régulier, nous avons fait un tennis, et un golf un peu plus loin. On va en auto jusqu'au golf...

— Dites-moi, monsieur l'hôtelier, pendant que j'y pense... Je n'ai pas retenu le numéro de

ma chambre. Ayez donc l'obligeance de me le rappeler.

— Pervenche, madame.

— Pardon ?

— Pervenche, un nom de fleur. La fleur de Rousseau...

— Ah ! Pervenche ? Ainsi, plus de numéro ?

— C'était vulgaire. Une cliente n'est pas un numéro. Tandis qu'une fleur...

— L'idée est poétique, le sentiment délicat.

— Merci, madame. C'est mon épouse qui a inventé cela.

— Félicitations. Alors, pervenche ? Je tâcherai de m'en souvenir...

— Nous attendons aujourd'hui-même une de vos compatriotes, Madame Berville...

— Madame Berville de Grandier.

— Vous connaissez ?

— Oui. Oh ! oui. Je ne la connais que trop. Une femme terrible...

— Terrible ?

— A tous points de vue. Caractère impossible. Elle se vexe pour un rien... Et ses maladies, grand Dieu !

— Elle est malade ?

— Imaginaire. Une gaillarde qui se porte comme un charme et passe son temps à se plaindre, à absorber tous les remèdes prônés à la quatrième page des journaux. Même, s'il faut tout dire...

— Voilà justement madame Berville. Je vous laisse...

— Comment, chère amie, vous ici ? Je bénis le hasard...

— Bénissons-le ensemble, chère amie. Et comment va M. Puydoux, votre délicieux mari ?

— Il achève sa cure au Mont-Dore. Un coin perdu, mortel, où pour un empire je ne l'aurais suivi. Ensuite, il viendra me retrouver ici, si je me décide à rester...

— Ah ! vous ?...

— Avec ce temps, n'est-ce pas... Et puis, l'air est-il si bon, l'hôtelier prétend que...

— Comme vous, chère amie, j'hésite à m'engager. Mais le plaisir de votre présence peut modifier mes intentions...

— Trop aimable. Ces sentiments sont les miens... J'espère que nos chambres sont voisines ? Moi, je suis à Pervenche.

— Moi, à Violette...

— Ces fleurs printanières sont faites pour vivre ensemble...

— Un bouquet d'avril, mais oui, chère amie.

— Et votre santé ? Pardonnez si je tarde à m'en informer.

— N'en parlons pas. Atroce, comme toujours.

— Vos douleurs hépatiques ?

— Si ce n'était que cela... Mais le cœur, les reins, les poumons... Vivre ainsi, est-ce vivre encore ?

— Si, tout de même. Ne vous frappez pas. On a vu des cures extraordinaires...

— Vous avez un tuyau ?

— Un ami m'assurait hier qu'avec la suggestion...

— La suggestion ?

— Merveilleux, paraît-il. Mais nous reprendrons tantôt cette conversation passionnante. Je cours m'assurer de la situation de nos chambres.

— D'avance merci, chère amie... A tout à l'heure.

Cinq minutes passent, et aussi l'hôtelier, que Mme Berville arrête au passage :

— Dites-moi, monsieur... Le nom de Violette ne va guère à mon teint... Ne pourriez-vous me changer de chambre ?

— Que diriez-vous de Rose Crimson ?

— Parfait, si elle se trouve à l'autre bout du corridor. Qu'on y transporte mes bagages...

L'hôtelier, au téléphone intérieur :

— Joseph, les bagages de Violette à Rose Crimson, la chambre contiguë à Eglantine où vous venez de déposer le bagage de Pervenche. Compris ?

P. D.

BIBLIOGRAPHIE

Le Creux au Loup, par Louisa Musy. — Editions Spes, Lausanne.

L'auteur du « Creux au Loup » — Mlle Louisa Musy — vit à la campagne, dans un milieu qui lui est familier et qu'elle décrit avec un rare bonheur.

Sous le pseudonyme de J.-L. Duplan, elle a publié, dans le « Conteur Vaudois » des portraits fort bien campés et des récits pleins de saveur. Mlle Musy a le don de raconter. Elle possède les qualités qui font le bon écrivain de chez nous : la simplicité, la bonhomie et le sens de l'humour.

Si vous désirez faire sa connaissance, allez la voir dans son domaine des « Plânes », à Ecublens. Elle vous y recevra avec son affabilité coutumière. Vous prendrez plaisir à l'écouter parler des gens et des choses qui l'intéressent, tandis que, par la fenêtre ouverte, vous apercevrez son jardin aux fleurs multicolores et, plus loin, le verger dont les arbres magnifiques cachent à peine le grand paysage aux collines souriantes qui s'incline lentement vers la Venoge et descend jusqu'au lac.

« Le Creux au Loup » est une étude de caractères et de mœurs de la campagne vaudoise qui s'appliquerait du reste tout aussi bien à une autre région agricole du pays romand.

Entre deux familles de vieux amis, où s'éveille chez les jeunes un solide et simple amour se déchaîne tout à coup une rivalité ardente pour l'achat d'un champ — le « Creux au Loup » — que les chefs de file convoitaient tous deux dès longtemps en secret. Au lieu de s'entendre à l'amiable puisqu'il y a « promesse de mariage » entre leurs enfants, les deux paysans se livrent bataille à la mise aux enchères. L'acquéreur furieux d'avoir payé trop cher, giffle son concurrent. C'est la brouille à mort, c'est la vendetta.

Tous les caractères se manifestent alors tels qu'ils sont dans leur naturel brutal : une des deux femmes jette de l'huile sur le feu, mais un des hommes jette de l'eau dans le lait de son voisin et réussit à le faire condamner honteusement comme « mouilleur » de lait. Vengeance terrible, ce crime campagnard a des répercussions tragiques. La femme du coupable qui nourrissait pour le condamné un pur sentiment d'amitié, devine le forfait. Elle en meurt de chagrin, mais non sans avoir amené le malheureux à réparer sa faute, non sans avoir rendu possible enfin le mariage de son fils avec la fille de l'ennemi.

Cette histoire abonde en péripéties vivement menées et le dénouement laisse au lecteur une apaisante impression de grandeur morale. Le triomphe de l'esprit de justice, gravement offensé d'abord par le principal personnage de ce drame rustique, éclate dans la profondeur et la sincérité dramatique des remords de Benjamin Neyruz, s'infligeant courageusement à lui-même la punition qu'il sent avoir méritée. Le cadre du récit est fort agréablement dessiné, et le lecteur se plaît au défilé des personnages très vivants campés par Mlle L. Musy dans maints épisodes pittoresques où chacun agit selon son tempérament, dans la logique de sa vie individuelle.

Par son sujet « Le Creux au Loup » se rattache en ligne directe aux romans d'Urbain Olivier, mais les dépasse sans doute par une ligne plus sobre, une action plus rapide, une atmosphère vibrante, créée par un style plus direct et naturel. On peut donc prédire à ce sympathique ouvrage un succès mérité.

APRÈS LA DERNIÈRE INSPECTION

L'AUTRE jour, j'ai rencontré mon ami Louis, le fourrier, que vous connaissez bien. Il était un peu excité et, autour de trois décis, me dit la cause de son indignation.

Il venait de faire sa dernière inspection, avec de nombreux camarades de volée ; ils espéraient un mot gentil de l'officier, tandis qu'ils furent licenciés comme de simples soldats du bataillon du receveur.

Aussi, me dit Louis le fourrier, voici la lettre que je vais envoyer au Département militaire. Ça peut-y aller ?

Et je lus le « poulet » suivant :

« Lausanne, octobre 1932.

» Au Département militaire cantonal.

» Monsieur le Chef du Département,

» Je prends la très respectueuse liberté de signaler à votre attention que lundi dernier, à l'occasion de la dernière inspection, à 14 heures, nous avons tous été quelque peu désillusionnés qu'on remercie si sèchement des citoyens qui ont

tenu le coup pendant vingt-huit ans ! On s'attendait à un bon mot, puisqu'on est de chez nous ; mais, rien ! Pas un mot, si ce n'est un « Garde-à-vous fixe ! » puis : « Rompez ! »

Pour les futures classes, je crois que vous, Monsieur le Conseiller d'Etat que nous aimons tous, feriez œuvre sage en descendant à la Croix-d'Ouchy, si c'est là que ça se passe, et, en cinq minutes, vous diriez quelques paroles à ces vieux troupiers et cela causerait un plaisir extrême. Car, encore une fois, vous savez, Monsieur le Conseiller, que bons Vaudois nous sommes, mais un peu cocardiers ! Je ne vais pas jusqu'à prétendre au vin d'honneur, bien que jamais occasion ne serait si bien trouvée !

» J'avais cela sur le cœur, je me considère maintenant comme libéré de ce poids qui me pesait.

» Agréez, Monsieur le Chef du Département, l'assurance de ma très haute considération.

» (signé) : Louis, fourrier. »

Ma foi, après avoir bien réfléchi, j'ai répondu à mon vieux troupiers :

— Mais oui, ça va très bien et tu as rudement raison.

Mais, j'ignore la réponse ; comme on connaît le chef du Département militaire, on peut être certain qu'elle ne manquera pas d'humour !

Spada.

ON DÉMOLIT...

SUR la large balustrade de fer, j'ai posé mes coudes. Et comme ce groupe de gens à ma gauche et à ma droite, j'ai lancé mes regards dans le vide béant à mes pieds sur les ruelles tortueuses qui semblent encore plus étroites, vues de haut. A suivre les passants, ainsi à vol d'oiseau, raccourcis par la perspective surplombante, un vertige naissant, lentement m'abandonne. Alors seulement, en toute confiance, j'appuie mon corps contre le garde-fou du pont.

Là en bas, cet flot de maisons décapitées ressemble aux débris d'un vaste incendie. On pourrait croire que les longues poutres, noires de pourriture, fument encore sous un feu qui couve. Lentement, les ouvriers dépouillent ces carcasses nues et poursuivent l'incinération des murs épais. La pique d'acier se glisse entre les joints des moellons carrés, les déboîte, sans que résiste le ciment devenu poussiéreux. Accroché aux façades, un pont de planches fait penser aux « bisses » valaisans. Il ploie sous l'amoncèlement des matériaux les plus hétéroclites. Des camions aux pneus énormes viennent offrir leur caisse vide qui sonne sous les coups de pelles.

Parce qu'il n'y a plus de volets, ni de fenêtres, les chambres dépouillées s'abandonnent aux regards impudiques. Elles sont toutes petites et l'on pense aux gens misérables qui les habitaient. Elles montrent toutes ce même papier gris-jaune, décoloré par les années ; des grandes déchirures pendent par place, découvrant la crue blanchâtre du gypse. On dirait qu'elles « pèlent » sous le soleil entrant librement, comme le dos d'un baigneur qui s'expose nu à la flamme des premiers rayons de l'été. Et ces vieilles maisons délavées par le temps ont pris pour leurs derniers jours, l'architecture cubique moderne. Elles n'ont plus de toits. La pioche a nivelé les combles en une terrasse cahotique et l'on voit la barrière et deux marches de l'escalier mutilé qui grimpaient, il y a quelques heures, à un quatrième étage, maintenant disparu. Un manœuvre, à grands coups de battant, achève d'écrouler un galandage en dents de scie.

Ces masures ébréchées ont quelque chose de douloureusement tragiques. Leurs murs ont abrité la douce chaleur d'un foyer, leurs façades crépées ont permis le repos bienfaisant, les pièces sordides ont connu la vie frémissante des jeunes... le malheur aussi. Et voici qu'elles meurent ! Elles veulent prendre leur temps pour finir doucement et regarder passer devant les yeux crevés de leurs fenêtres, une à une, les poutrelles qui tombent lourdement s'entasser dans